4ème année—No 14. LE NUMERO, 10 CENTS. Samedi, 21 octobre 1905.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT
UN AN $2.00
SIX MOIS - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL: MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.



MADAME JULIETTE ADAM,

(D'après un tableau de l'artiste célèbre, Flameng.)

...SOMMAIRE...

MADAME

Pour vos petits dîners fins, et vos banquets de famille, ayez de la viande de premier choix. Vous la trouverez chez

Hormisdas A. Giguère

34, 36, 38, 40 Marché Bonsecours

Téléphone Bell, Main 2479, MONTREAL

Edmond Giroux, Jr.

Pharmacien-Chimiste

EDIFICE DU MONUMENT NATIONAL

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628

Spécialité : Ordonnances de médecins.

Fleurs Fraiches!

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le fleuriste des théâtres

1607 rue Sainte-Catherine

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1449

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 rue St-Laurent, Montréal

Essayez le polisseur **CANDO** pour argenterie.
Demandez un échantillon. TÉL. BELL MAIN 219

THEATRE FRANÇAIS

Semaine du 23 octobre

"NAPOLEON"

Grand drame historique représenté pour la première fois à Montréal. Adaption de Alex. Dumas, Chs. Grandmargin et Meguet

Costumes scrupuleusement historiques, décors splendides et figuration très nombreuse.

PRINCIPAUX TABLEAUX : La Bataille d'Iéna; Napoléon et la Sentinelle d'après le tableau universellement connu;) La retraite de Moscou; Waterloo; Sainte-Hélène; la mort de Napoléon.

Soirée de Gala, vendredi 28 octobre

Paul Cazeneuve dans le role de Napoleon.



Nos Dents sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américaine (incorporé), 162 rue Saint-Denis, Montréal.

Librairie Beauchemin

A responsabilité limitée

256 rue ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON A Mademoiselle V... 27e édition, 1. vol. in-12......... ...	0.88
LETTRE DU P. DIDON à un ami. 1 vol. in-12...	0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon. 1 vol. in-12.	0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon. 1 vol. in-12...	0.88
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'église de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in-12...	0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone). 1 vol. in-12, illustré	0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano. 1 vol. in 1-2	0.88

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue St-Paul. - - - - Montréal

NOUS faisons notre salut devant les lectrices du Journal de Françoise. Nous voulons faire leur connaissance, parce que nous voulons leur commande. Toutes voudront des fleurs pour enjoliver leur maisons pour la belle saison de Pâques, et pour envoyer à leurs amies. Rien n'est plus acceptable qu'une boite de fleurs au matin de Pâques.

Envoyez-nous vos commandes et nous vous garantissons satisfaction.

P. McKenna & Fils

FLEURISTES

2614, Rue Ste-Catherine,
Coin de la Rue Guy.

Terres et Couches chaudes. Côte des Neiges.



SPECIALISTE BEAUMIER

MEDECIN ET OPTICIEN

A L'INSTITUT D'OPTIQUE



EXAMEN DES YEUX GRATIS

1824 STE-CATHERINE

Coin Ave. Hotel-de-Ville, Montréal.

Est le meilleur de Montréal comme fabricant et ajusteur de LUNETTES, LORGNONS, YEUX ARTIFICIELS, etc. Garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

Le Terminal et les Chars Urbains arrêtent à la porte.

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15 cents par piastre pour tout achat en lunetterie.

Pas d'agents sur le chemin pour notre maison responsable.

MONTREAL MODE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois

En vente dans tous les dépots et magasins de nouveautés.

Direction et administration :

1714 Ste-Catherine, coin St-Denis.

...MONTREAL...

Tel. Bell. Est. 2636.

Patrons sur mesures depuis 15c.

QUERY FRERES Photographes

1854 Ste-Catherine, Montreal

VIGUEUR. SANTÉ. BEAUTÉ. LONGÉVITÉ. VOILA CE QUE DONNE A TOUS LES

DRAGEES RECONSTITUANTES LACHANCE

LE PLUS EFFICACE DE TOUS LES RECONSTITUANTS; SE TROUVENT DANS TOUTES LES PHARMACIES. EXPÉDIÉES FRANCO PAR MALLE.

DÉPOSITAIRE PHCIE LACHANCE. MONTREAL.

PRIX 50 CENTS

4ème année—No 14. LE NUMERO, 10 CENTS. Samedi, 21 octobre 1905.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
SIX MOIS - 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.

Victoire de Samothrace[1]

I

Vierge de Samothrace au port victorieux,
Debout comme un symbole à l'avant des carènes
Qui cinglaient, voile au vent, vers les iles sereines
Quand le peuple fêtait les mystères des dieux ;

Déesse prophétique, élevant vers les cieux
D'un geste de défi la trompette hautaine,
Tu jetas ton signal vers les terres lointaines
Quand l'Océan grondait sous tes pieds radieux!

La galère a sombré. Tu survis aux tempêtes
Qui cueillirent tes bras et fauchèrent ta tête
Sans briser dans son vol ton indomptable élan.

Sublime mutilée, à ton destin fidèle
Ton corps palpite sous la klamyde aux plis blancs
Et le souffle du large anime encor tes ailes !

II

Je songe en te voyant aux amours sans espoir
Erigés à l'avant d'une vie éphémère,
Qui cinglent noblement vers l'aube et la chimère
Sans craindre les retours dans le frisson du soir.

Ils lèvent en tremblant le clairon du Devoir
Et jettent leur appel vers d'invisibles terres
Ils sondent, éblouis, les brumes du mystère
Et planent sur l'abîme entr'ouvert, sans le voir,

Quand l'ouragan sévit, sa loi d'airain les sèvre
De l'étreinte des bras et du baiser des lèvres,
Sans jamais entraver la splendeur de leur vol.

Mutilés dans leur corps et grandis dans leur âme
Ils ouvrent largement, en repoussant le sol,
Au vent de l'Infini leurs deux ailes de flamme.

ISABELLE KAISER

(1) Antique du Louvre.

Mme Adam et ses Memoires

La plume féconde de Mme Adam vient d'ajouter un troisième volume de ses mémoires aux deux autres qui, à de si courts intervalles, ont précédé celui-ci, et je suis honorée que la Grande Française ait songé à moi pour présenter au public canadien: "Mes Sentiments et nos Idées avant 1870".

Ainsi que son titre l'indique, il entre dans la production nouvelle de Mme Adam beaucoup de détails sur la politique, en France, à cette époque tourmentée, détails que je n'ai pas qualité pour apprécier ici. Je puis cependant affirmer que le récit en est au plus haut point intéressant ; les anecdotes, les saillies, caractérisent chaque phase de cette période, en même temps, que paraissent en lumière les principaux personnages, entrés depuis dans l'Histoire et qui ont joué un rôle important contre l'Empire ou en sa faveur.

La nette maîtrise de la narratrice ne nous permet pas seulement de suivre les évènements de la vie politique d'alors. Elle nous fait aussi assister à l'éclosion des chefs-d'œuvre du temps, tant artistiques que littéraires. C'est ainsi que nous voyons la première de "l'Africaine" de Meyerbeer, à l'Opéra, et que dans la loge réservée, par le grand maëstro, même avant sa mort, pour celle dont la beauté avait charmé ses derniers jours, nous applaudissons à son succès.

Puis, voilà Rosa Bonheur décorée de la Légion d'honneur ; les de Goncourt subissant le poids des critiques révoltés devant le réalisme de "Germinie Lacerteux". Sully Prud'homme fait ses débuts dans la gloire, par "Stances et Poëmes", s'excusant auprès de Mme Adam se "ses pauvres petits vers."

—Vous parlez comme un écrivain qui sait faire mieux encore, dit-elle. Faites donc. Mon admiration peut monter à de plus hauts degrés.

L'encouragement porta ses fruits. Il est beau d'avoir aidé à l'épanouissement et au mûrissement d'un grand talent.

Mais la figure que le livre de Mme Adam met le plus en relief, c'est celle de George Sand, sur la personnalité de laquelle nous apprenons maintes choses jusqu'à présent totalement inédites. Et pourtant, il avait semblé qu'il ne restait plus rien qui ne fut pas raconté de la vie intime de Lélia.

Vous étiez-vous douté, par exemple, que l'auteur d'"Indiana" ne pouvait supporter les anecdotes risquées ?

"Je dîne, raconte Mme Adam, invitée par Mme Sand, avec les Goncourt, Gustave Flaubert, Dumas fils.

"On parle de la mort de Baudelaire. Edmond de Goncourt raconte sa folie de jouissance, et son frère Jules ajoute une histoire salée qui révolte Mme Sand.

"—Vous savez, dit-elle, que je déteste ce genre de conversation, qu'elle me dégoûte..."

Combien de dévotes qui ne sont pas à ce point révoltées devant les histoires graveleuses!

"La bonne dame de Nohant devient la bonne dame de Bruyère", la maison de campagne de Mme Adam, au golfe Juan, ainsi qu'on se le rappelle.

Là, elle continue d'être assiégée de lettres de toutes parts réclamant son secours et sa protection.

Et "elle aide à vivre les pauvres gens avec un dévouement de toutes les heures. Lorsqu'elle dit le soir : ma journée est bonne, c'est qu'elle a donné ce qu'elle avait et rendu un nombre incalculable de services."

Ces actions cadrent mal avec des faits trop malheureux de la vie privée et de la vie d'auteur de la grande romancière, mais, nous pouvons trouver l'explication de ces violentes contradictions dans la remarque si pleine de justesse que M. Edmond Adam adresse à sa femme:

"—Pourquoi juger Mme Sand par l'influence que son temps romanesque a eu sur elle?... Elle a été dominée par son milieu..."

—Combien de femmes demeurées honnêtes, en effet, qui ne seraient pas ce qu'elles sont aujourd'hui, si elles n'avaient eu les avantages d'une éducation chrétienne et le milieu familial, honnête et pur, qui les a formées ?

George Sand, au moment de son intimité avec Mme Adam, était à l'automne bien avancé de sa vie. Dans une heure de confidences intimes, elle fit à sa jeune amie, cette confession touchante, qui la fera voir sous un tout autre jour que celui où elle nous est connue jusqu'ici.

"J'ai l'expérience de l'amour, des amours, hélas! bien complète. Si j'avais à recommencer ma vie, je serais chaste!"

Que la postérité lui tienne compte de ce loyal aveu!

Citons aussi ce passage sur la vieillesse, que l'auteur de "Mes Sentiments et nos Idées" agrémente de sa prose vivante et de charmantes réflexions personnelles.

"George Sand aimait encore la jeunesse dans les autres, mais elle adorait la vieillesse en elle, cet âge heureux où l'on n'est plus qu'amie, mère et grand'mère, où l'on ajoute, plus facilement qu'à aucun autre, aux seules richesses qu'on emporte dans l'au-delà, où l'on bénéficie de tout l'apprentissage moral qu'on a fait dans la vie pour en attendre la maîtrise. Age heureux, je le répète, où l'on est détaché de ce qui "ne vaut pas la peine", où le recul vous permet de trier les meilleurs souvenirs, ceux qui seuls méritent d'être en relief à une grande distance, où tout vous convie à être bon, où la douce indulgence baigne votre esprit, autrefois toujours irrité, où l'on ne perd rien, si on l'a un peu voulu, de sa gaieté, de sa chaleur decœur..."

Ceux qui ont eu comme moi, l'i-

nestimable privilège de connaître Mme Adam à "cet âge heureux", où elle est mère aimante et grand'mère idéale, savent combien elle a réalisé cette vieillesse charmante et douce dont elle vient de nous tracer le portrait.

Bonne, Mme Adam l'est jusqu'au domaine de l'impossible.

Ecoutez, la définition qu'elle donne de cette vertu dont son âme a toujours été pleine et qui a débordé en toute sa vie. Nous pouvons en même temps, retirer de la leçon sur la gaieté que nous donne Mme Sand et de celle sur la bonté telle que comprise par Mme Juliette Adam, une leçon salutaire pour notre gouverne.

Nous sommes toujours à Bruyères.

"On parle de gaieté et Mme Sand déclare qu'il est urgent de créer des cours de gaieté pour les générations nouvelles, que les jeunes se portent mal parce qu'ils ne sont pas assez gais.

"La gaieté est la meilleure hygiène de l'esprit et du corps, dit Mme Sand ; se porter bien n'a pas d'autre raison que la gaieté." Et la discussion commence pour n'en finir plus. Talma et Edmond Adam, tous deux mélancoliques, protestent contre la gaieté perpétuelle. L'un des deux, approuvé par l'autre, a l'imprudence de dire que l'extrême gaieté, comme l'entendent parfois Mme Sand et Maurice, "entame la dignité".

C'est un haro, un tolle.

Mme Sand devient tout à coup très sérieuse. Elle est éloquente et prouve qu'il n'y a de bonte durable qu'alimentée par la gaieté, que les tristes ne sont pas foncièrement bons.

"La gaieté, c'est comme la bonté, dit Talma, pas trop n'en faut!

—Mais, malheureux! sans bonté, les sociétés se rongent, se dévorent.

—Les sociétés vivent par l'intelligence!

—L'intelligence sans bonté fait des brutes, plus brutes que mon chien Fadet qui est bon.

—Et que fait la bonté sans intelligence?

—Il n'y en a pas : n'est pas bon qui n'est pas intelligent.

—Mais votre chien Fadet?

—Il est comme moi: bon d'abord, et intelligent ensuite.

La bonté, ajoute Mme Sand, c'est l'atmosphère dans laquelle se vivifient les sociétés, c'est l'attirance du divin sur la terre. Il n'y a que bonté dans les voies de la vie supérieure. Si l'on étudiait les lois de la bonté, on y trouverait jusqu'aux attractions des mondes les uns pour pour les autres. Il me semble qu'ils s'entr'aident avec bonté, entre eux, pour maintenir les équilibres et l'ordre dans la matière..."

Le dîner fini, tout le monde part en promenade, George Sand et Madame Adam sont ensemble.

" Nous marchions, silencieuses, devant nous. "Etes-vous consciente de votre bonté, ma Juliette? me dit Mme Sand. Je voudrais connaître vos réflexions, leur série logique, confessez-les moi toutes, chère enfant.

—Tous mes efforts tendent à la bonté, répondis-je. C'est pour moi la qualité superieure, l'unique, et c'est pour votre bonté sans limites que je vous aime infiniment. Selon moi, la bonté doit être sans cesse à la disposition des autres, mais jamais sous leur influence. Elle est pour eux et non à eux.

—Qu'entendez-vous par là?

—Que je ne comprends pas ceux qui en faisant le bien attendent la réciprocité. Ce n'est plus alors de la bonté, c'est un commerce d'échange ; ce n'est plus le bien, c'est le prêt. La reconnaissance me semble détruire la gratuité du bien et fausser la bonté. Qu'on éprouve, soit de la reconnaissance pour le bien qui vous est fait, rien de plus noble ; qu'on l'exige ou la cherche pour le bien fait, c'est assimiler ce bien à un capital dont la rente vous est due. La haine de l'obligé, à qui on rappelle sans cesse le service rendu, me semble naturelle... Pour moi,l'obligé est celui qui oblige, celui à qui on donne l'occasion de faire le bien utilement et qui le peut!

—Et que faites-vous, demande alors Mme Sand, quand ceux que vous avez obligés, à qui vous ne demandez aucune reconnaissance, deviennent agressifs et parfois féroces?

—Ceux-là sont les méchants, je m'écarte d'eux, mais ils ne peuvent me décourager, quoi qu'ils fassent, de la bonté. J'ai eu la joie de les obliger, ils sont indignes de mon bienfait, tant pis pour eux. Le bienfait me reste. Jamais un méchant ne me fera changer de caractère, jamais je ne lui laisserai la possibilité d'une mainmise sur ma bonté."

Vit-on jamais de meilleure bonté ?

Que de pages intéressantes j'aurais à citer encore. Cette visite à Nohant, par exemple, les représentations du théâtre des marionnettes, — dont nous avons déjà entendu parler, — les bonnes farces jouées aux invités, les spirituels propos, les pèlerinages aux dolmens du Berry et surtout celui à la Mare au Diable, récits contés avec l'entrain communicatif qui ajoute aux mérites coutumiers de la narratrice.Mais je dois passer rapidement, il reste tant à dire. Trop. Je me vois forcée de feuilleter très vite la moitié du livre qu'il me reste encore à parcourir.

Et j'arrive ainsi à Gambetta, qu'Alphonse Daudet, tout en lui reconnaissant "une valeur", dépeint "une sorte de commis-voyageur en marchandise politique estourbissante, se gobant, provincial jusqu'aux moëlles, provincial d'épicerie et borgne avec tout cela!"

Malgré cette description peu flatteuse, Mme Adam veut le faire connaître à son milieu. S'il a de l'éloquence, du talent, des principes, ne faut-il pas l'encourager, donner à cette belle intelligence toutes les occasions de se développer? Elle l'invite à dîner.

Je ne puis m'empêcher de livrer cette page typique à la curiosité friande de mes lecteurs:

"Je priai donc, par petit carton, M. Léon Gambetta à dîner avec quelques personnes le connaissant : Laurent Pichat, Eugène Pelletan, Jules Ferry, Challemel-Lacour, de Ronchaud. J'invitai Hetzel pour qu'il en juge, puis de Reims, d'Artigues, Duclerc, et enfin l'hôte exceptionnel, le marquis Jules de Lasteyrie, l'un des meilleurs amis d'Adam, orléaniste comme de Reims, intime de Thiers, de Léon de Malleville, bref, libéral.

Adam avait prévenu M. de Lasteyrie de l'invitation à Léon Gambetta ; comme il en était aussi occupé que nous, il arriva l'un des premiers et me félicita de ma hardiesse.

"Je raconterai le dîner à Thiers, me dit-il, car je le sais très curieux du "jeune monstre".

Léon Gambetta crut, je l'ai su depuis, qu'il venait dîner chez un "bas bleu" et ne s'inquiéta pas de sa toilette. Il arriva dans un de ces costumes qui tiennent le milieu entre le paletot et la redingote, et que portent ceux qui n'en changent ni le matin, ni l'après-dîner, ni le soir, vêtement "à tout faire", vêtement ballant. Gilet boutonné haut, mais dans l'entrebâillement duquel, à la base du faux-col, une chemise de flanelle se devinait.

Adam et nos amis étaient en habit, moi en robe décolletee, bien entendu.

Léon Gambetta nous regarda ébahi. Eugène Pelletan qui le connaissait beaucoup, me le présenta, Adam causant dans un autre salon.

M. Gambetta s'excusa de n'avoir pas d'habit. "Si j'avais su", ajouta-t-il.

—Vous ne seriez pas venu, répliquai-je en riant. Voilà qui n'est pas aimable."

M. de Lasteyrie, pourtant si bienveillant d'ordinaire, me dit à l'oreille tandis qu'Adam arrivait pour recevoir Léon Gambetta :

"Passe pour la blouse gauloise, je l'admettrais, ce serait franchement peuple, mais... ça!

C'était le bras de Jules de Lasteyrie que je devais prendre.

"Et pourtant, notre très cher ami, le seul moyen de réhabiliter... ça! c'est encore de lui donner la première place. Je vous l'enlève et vous m'approuverez."

Il prit son bel air de seigneur et répondit :

"Vous avez raison, les domestiques le serviraient mal. Nous verrons d'ailleurs par là s'il comprend "le grand".

Je pris le bras de Léon Gambetta stupéfait et le plaçai à ma droite ; le marquis de Lasteyrie s'assit à ma gauche. Adam n'en pouvait croire ses yeux.

A peine à table, Léon Gambetta se pencha à mon oreille:

"Madame, me dit-il, je n'oublierai jamais une leçon donnée ainsi."

Il comprenait "le grand".

Cette place à ma droite, Gambetta devait la conserver chez moi."

Le salon, le célèbre salon de Mme Adam est donc fondé. C'est le mercredi soir que "les vieux amis", auxquels s'ajoutent d'autres hommes de valeur à mesure qu'ils surgissent, frappent à sa porte, "dans leur tenue de boulevard." Déjà se dessine le programme de "La Nouvelle Revue."

Mais voilà les jours sombres, les jours d'angoisses où la patrie souffre et pleure. Mil huit cent soixante-dix a sonné ; c'est l'année terrible, l'année néfaste où la France, humiliée subit le joug de l'ennemi.

Madame Adam, gémit en bonne et brave patriote sur les malheurs et l'infortune de son pays.

Et le livre se ferme sur cette page douloureuse.

Mais avant de le laisser moi-même, j'aimerais à évoquer la figure gracieuse de la mignonne fillette de Mme Adam, celle qui, au deuxième volume des "Mémoires", a éveillé notre tendresse et notre sympathie.

Je cueille, au hasard des pages, deux de ses mots charmants:

Le premier a pour décor l'habitation au golfe de Juan. "Un coup de mistral" souffle sur les vagues bleues.

"Nous remontons vers la maison fleurie. La route est balayée par le vent, les pins se courbent les uns vers les autres avec des bruissements doux.

"Ma fille nous les montre d'un joli geste et ajoute :

"—Ils se disent des choses gentilles et s'embrassent. On voit bien qu'ils s'aiment."

L'autre est dit au matin d'un nouvel an. Mme Adam, à la veille d'épouser l'homme qu'elle aime de toute son âme est "heureuse autant qu'on peut l'imaginer."

Il ne reste plus de vœux à formuler. L'enfant, en s'éveillant ce premier de l'an, en a trouvé un :

"—Mère chérie, murmure-t-elle à son oreille, je te souhaite ce que tu as..."

FRANÇOISE.

Conseil des Arts et Métiers

C'est lundi dernier, 16 octobre, qu'à eu lieu, au Monument National, l'ouverture des cours de coupe et de couture ainsi que celui de la confection des chapeaux. Le nombre des élèves inscrites a été, cette année plus considérable que par les saisons précédentes et nous nous en réjouissons pour les services inestimables que ces cours si pratiques vont rendre aux familles canadiennes. Toutes les jeunes filles, à quelque position sociale qu'elles appartiennent, devraient connaître l'art de la coupe et le savoir utile de manier l'aiguille. Ce sont des occupations essentiellement féminine très seyantes à notre sexe lors même que le besoin de travailler n'en ferait pas une nécessité.

Ces cours de coupe et de couture sont à des heures qui peuvent accommoder tout le monde, puisqu'il y en a le soir aussi bien que dans l'après-midi.

Ils sont aussi purement gratuits. Les cours réguliers se feront dorénavant pour la coupe et la couture le mardi et le jeudi de chaque semaine, dans l'après-midi, et les lundis et mercredis soirs. Confection des chapeaux, les lundis et mercredis de 2 à 4 heures p. m.

FRONTENAC INTIME [1]

1652-1658

D'apres les "Memoires" de Mademoiselle de Montpensier.

Cette manière d'agir absolument louche, me donnait,'' dit-elle, '' de grands soupçons''! Ce mot en dit long sur sa ''candeur naïve''. Ingénue! mais est-il permis de l'être encore à trente ans?

Je fais grâce au lecteur de tous les coups d'épingle de la trahison, et de l'hypocrisie ; je ne lui signale que les coups de couteau, donnés dans le dos, à l'italienne.

Jamais filet d'oiseleur ne compta plus de mailles que le réseau d'intrigues, sourdes et perfides, où se débattait la fille de Gaston d'Orléans, mouche étourdie, affolée, tombée au beau milieu d'une toile d'araignée à plusieurs locataires.

Ce serait exagérer cependant de dire qu'on la bernait et la bafouait comme un pitre. Un secret pressentiment la tenait sans cesse en éveil. Non, Marie-Louise d'Orléans ne se prit jamais complètement aux gluaux les mieux tendus. Plus l'appât semblait alléchant, le sourire gracieux, la parole mielleuse et plus grandissait en elle l'impression irraisonnée du péril invisible mais réel, et d'autant plus redoutable par cela même. Les ''Mémoires'' sont imprégnés de cet esprit soupçonneux. Feuilletés, même distraitement, des endroits comme ceux-ci tombent à toutes les dix pages sous vos yeux :

''La comtesse de Fiesque me paraissait agir avec moi comme une personne qui ne croyait pas que je me défiais d'elle, et elle n'avait pas tort. Je voyais ses intrigues du côté de la Flandre où je l'aurais mise au pis. Je connaissais les sentiments que M. le Prince de Condé avait pour moi, et que personne ne les changerait parce qu'ils étaient fondés sur la persuasion qu'il avait de m'avoir obligation de sa vie à la porte Saint-Antoine ; et cela ne s'oublie jamais. Ses intrigues s'étendaient à Blois, et je m'apercevais qu'elle témoignait plus d'affection pour les gens de Monsieur que pour moi. Quand j'en parlais à Madame de Frontenac et que je lui défendais d'avoir commerce avec elle, celle-ci me répondait: ''Je ne sais ce qu'elle fait ni ce qu'elle écrit ; je ne le lui demande point et elle ne m'en parle point.''

''Au voyage que je fis à Chambord, me promenant à cheval dans le parc avec Son Altesse Royale (Gaston d'Orléans), il me dit : ''Je ne sais si vous savez qu'Apremont, — un affidé de la comtesse de Fiesque — va et vient de Bruxelles à Saint-Fargeau, comme l'on fait d'Orléans à Paris.'' Je lui dis que c'était sans ma participation, et que, pour marque de cela, il m'était venu faire des compliments de M. le prince de Condé ; que j'avais fait reproche à la comtesse de Fiesque de l'avoir ainsi envoyé sans me le dire et qu'elle m'avait répondu: ''Je ne savais pas qu'il y fût allé, si ce n'est pour ses affaires particulières.'' Son Altesse Royale témoigna être bien aise que je ne me confiasse point en elle ; qu'il la connaissait pour une créature imprudente et dont la conduite ne lui plaisait pas; que je serais bien heureuse si j'en étais défaite. Je le suppliai de trouver moyen de m'en débarrasser ; je lui dis qu'il le pouvait, qu'il n'avait qu'à me le faire commander par la Cour.''

Que les comtesses de Fiesque et de Frontenac vinsent à jouer un faux rôle, vis-à-vis de la duchesse de Montpensier l'événement m'en paraît sûr. Egalement clair aussi me semble le motif qui, dans les querelles incessantes du père et de la fille, leur faisait prendre le parti du premier qu'elles mettaient au courant des moindres actions de Mademoiselle. Toutes deux frivoles et mondaines, elles n'avaient qu'un seul désir, une seule ambition: reparaître avec éclat à la Cour, à la suite de la duchesse, participer à ses fêtes, recevoir les hommages et les adulations d'une élite incomparable, unique par l'élégance de ses mœurs et de son esprit, du grand monde de Louis XIV. Telle était leur suprême convoitise.

''La Cour se divertissait comme à l'ordinaire (1655) à des bals, comédies et ballets ; le Roi, qui danse fort bien, les aime extrêmement. Tout cela ne me touchait point, je songeais que j'en verrais assez à mon retour. Les comtesses de Fiesque et de Frontenac n'en étaient pas de même ; rien n'égalait leur chagrin de n'être pas à toutes ces fêtes ; (1) elles en faisaient sans cesse des lamentations sur un ton fort désobligeant pour moi qui m'était assez rude à souffrir, et qui les mettait, petit à petit, dans mon esprit de la manière qu'elles y sont, pour que je ne change jamais de sentiments à leur égard.''

---

(1) Voir le ''Journal de Françoise'' du 7 octobre 1906.

(1) ''J'appris — à Saint-Cloud, — que la reine de Suède était à Fontainebleau ; et comme je la devais trouver sur mon chemin, je dépêchai à la Cour qui était alors à La Fère, pour demander si le Roi trouverait bon que je la visse ; qu'il était de ma dignité, quoique exilée, de ne pas visiter une princesse étrangère sans la permission du Roi. La maison de Madame de Launay-Grané — l'hôte de la Grande Mademoiselle — a une fort belle vue ; il faisait clair de lune: les comtesses de Fiesque et de Frontenac faisaient de grandes lamentations lorsqu'elles regardaient Paris. Pour moi je le regardais sans aucune envie, et comme la personne du monde la plus détachée de tout!!''

Aussi bien, reconnaissons tout de suite et admettons franchement que Mademoiselle de Montpensier s'ingéniait à se montrer désagréable pour ses hôtes. Son mauvais vouloir envers elles est manifeste ; elle s'en vante, presque insolemment, dans ses "Mémoires":

Pour peu que l'on soit renard cette dernière réflexion goûte les raisins verts.

"Un jour, raconte-t-elle, la comtesse de Fiesque me proposa de mener Mademoiselle d'Harcourt à Forges ; je lui dis que je ne le pouvais pas, que mes carrosses étaient remplis. S'ils eussent été vides j'aurais pris une autre excuse: je ne les voulais pas mener. Mademoiselle de Vandy faisait état de s'en retourner à Bourbon rejoindre Madame de Maure, et devait partir avec Mesdemoiselles d'Harcourt ; son chemin était de passer à Langeron où elles allaient. Il se trouva que la calèche de Frontenac était trop petite, qu'il n'y pouvait tenir que quatre personnes ; et elles étaient quatre sans elles. Ainsi la nécessité, ou plutôt le destin, voulut que Mademoiselle de Vandy vint à Forges ; dont je fus bien aise, et dont je crois que celles qui s'en allèrent furent fort fâchées. Je ne voulais pas dire par quel chemin j'irais, quoique l'on me le demandât souvent, de peur de donner espérance aux comtesses de Fiesque et de Frontenac de voir du monde : ce qu'elles désiraient avec empressement ; je disais que j'irais passer la rivière de Seine à Nantes. Je les mettais au désespoir."

Cette même année — 1656 — Mademoiselle de Montpensier, sur l'invitation de Madame de Bouthillier vint prendre les eaux à Pont-sur-Seine où, suivant le mot typique de son grand partisan, le comte de Béthune, étant plus près de Paris, conséquemment de la Cour, "elle fit la guerre à l'œil". Ses raisons de santé ressemblent étonnamment à des maladies diplomatiques. L'illustre baigneuse soigne de la sorte, ses intérêts politiques et corporels. Au propre comme au figuré elle nage entre deux eaux.

Dans cette entrefaite, Madame de Thianges survient et s'installe à Pont-sur-Seine, "juste au-dessus de ma chambre. Comme je me levais matin pour m'aller baigner je me couchais de bonne heure." Or, la belle dame aimait fort à veiller. "Elle était le soir dans la chambre de Madame de Fiesque et à son retour faisait grand bruit. Je pris la liberté de lui en faire une réprimande ; et sur cela les comtesses de Fiesque et de Frontenac disaient : "On voit bien l'humeur de Mademoiselle qui veut que l'on soit toujours en contrainte, qui ne peut souffrir les plaisirs des autres: jamais il n'y eut une telle créature." Elles parlaient de moi de cette manière à tout le monde, et se déchaînaient contre ma conduite à l'égard de Son Altesse Royale ; elles louaient la sienne au mien, prenaient le parti de ses gens et trouvaient que j'étais trop heureuse que l'on me laissât de quoi vivre. Je pense que ces discours ne donnent guère une bonne opinion de leur jugement, étant auprès d'une personne de ma qualité. Quand j'aurais eu autant de défauts que ceux qu'il leur plaisait me donner, on n'a guère accoutumé de les publier, et encore Madame de Frontenac, qui était ma dame d'honneur et à qui j'avais fait assez de bien pour en avoir de la reconnaissance. Elle faisait sans cesse des pièces à Mademoiselle de Vandy pour me déplaire ; c'était une guerre domestique qui me donnait beaucoup de chagrin."

Bref, Montpensier, Fiesque et Frontenac menaient à Pont-sur-Seine une vie d'enfer. De là, par une conséquence toute logique, les persécutions, les intrigues, les cabales, les manœuvres ténébreuses et sournoises des deux comtesses infatigables à poursuivre leurs desseins ambitieux.

Or il advint — janvier 1656 — par l'entremise de Mademoiselle de Guise et de Monsieur de Montrésor, confident de Gaston d'Orléans et beau-frère de Frontenac, que Son Altesse Royale s'accommoda avec la Cour avant de se réconcilier avec sa fille. Si la paix eût alors été signée entre Monsieur et la duchesse de Montpensier, la rentrée des belles ambitieuses à Versailles devenait fait accompli. "Quand j'en appris la nouvelle j'en fus très fâchée, je l'avoue", nous dit la Grande Mademoiselle. Les comtesses de Fiesque et de Frontenac en témoignèrent des transports de joie inouïs. Elles me disaient: "Vous voyez en quel état vous êtes d'être mal avec Son Altesse Royale, vous ne retournerez jamais à Paris, et mille douceurs de cette force. Elles louaient Goulas d'avoir travaillé à cet accommodement et disaient qu'il était un bon et fidèle serviteur, lui que Monsieur avait traité publiquement de traître et de perfide. On peut en cela remarquer leur audacieux procédé avec moi, d'oser me disputer et me tenir tête en faveur d'un homme qu'elles savaient m'être odieux avec beaucoup de raison. Les gens de Monsieur crurent que son accommodement me ferait trembler et que je leur enverrais faire des offres admirables ; néanmoins je ne fis aucune démarche."

Cette fière attitude, trompant tous leurs calculs, jeta dans une consternation voisine du désespoir les deux " maréchales de camp ". La disgrâce et l'exil à perpétuité ! quel sombre horizon ! quelle triste perspective ! Paris, Versailles, Saint--Germain, Fontainebleau fermés pour toujours, à jamais inaccessibles ! Quatre années de peines inutiles, de labeurs constants irrémédiablement perdus, toute l'intrigue à recommencer, à reprendre, maille à maille, comme un filet rompu. D'y songer, les deux complices se sentaient devenir folles de rage impuissante et d'orgueil déçu. Mais les doléances ne servent à rien. Fiesque et Frontenac étaient femmes d'action, gens "pratiques" pour employer un mot banal fort en abus dans notre écriture et notre langage modernes. Rien à faire, qu'à poursuivre lentement, méthodiquement, traîtreusement surtout, le siège interminable de cette volonté

impérieuse, inflexible qui se nommait Anne-Marie-Louise-Henriette d'Orléans, cabrée, ombrageuse et rétive à l'instar de ces cavales de sang que la vue d'un mors ou d'un fouet affolle de colère.

Nul fracas de bombardement ou d'assauts furieux, nulle muraille battue en brèche et s'écroulant avec un meurtrier tapage. Tout au contraire, en grand silence, un labeur sourd, dissimulé, muet ; travaux d'approche menés avec un art infini, empruntant à la stratégie moderne ses meilleurs moyens de ruse, de patience et de mystère pour les appliquer, en coups de force, aux heures et aux endroits propices. Mais cette œuvre de ténèbres, pour occulte et souterraine qu'elle fût, n'en comportait pas moins des périls redoutables. Au bout des sapes et des tranchées qu'elles poussaient avec une habileté et une prudence consommées, existait en permanence le danger de la catastrophe finale. Car un dernier coup de pic, c'est-à-dire une suprême intrigue amènerait, fatalement, une rencontre entre les assiégeantes et l'assiégée. Brusquement, avec l'instantanéité de l'éboulis du dernier paquet de terre les cachant les unes à l'autre, elles se trouveraient en présence, s'aveuglant mutuellement, comme des mineurs au fond d'une galerie, à la lumière de leurs propres lanternes. Je laisse à mon lecteur le soin de calculer l'émotion dramatique de la situation faite à ces mortelles ennemies subitement seules,en tête-à-tête, n'ayant entre elles que tout juste l'espace nécessaire pour se sauter à la gorge et s'étrangler. L'événement en était inévitable ; car, de son côté, la Grande Mademoiselle agissait. Prévenue, angoissée, mise en alerte par certaines rumeurs souterraines que ne couvraient pas toujours la musique de ses violons, ni les bruyants éclats de rire des conspiratrices, ses hôtes, Montpensier, dis-je, se tenait sur le qui-vive, prête à frapper au premier signal, sitôt que les conjurées jeteraient le masque. Ce qui arriva.

"Le 30 décembre 1656, racontent les "Mémoires", Frontenac, qui était à Saint-Fargeau, partit pour s'en aller chez lui ; sa femme, ce jour-là, ne descendit point de sa chambre ; elle feignit d'être malade; j'allai la voir ; elle me parut avoir un grand étouffement. Le lendemain, qui était le dernier jour de l'année, elle vint à la messe, et de mes gens remarquèrent qu'elle avait toujours pleuré, Madame de Thianges me le dit : cela me donna quelque espérance du départ de Madame de Fiesque. La crainte que j'avais qu'elle ne pût prendre une telle résolution la diminuait pourtant ; je ne savais à quoi attribuer les pleurs de Madame de Frontenac, qui n'est pas d'un naturel fort tendre."

Etait-ce le regret de perdre sa grande amie la comtesse de Fiesque qui avait alors presque rompu avec Mademoiselle et dont le départ pour Guerchy n'était plus qu'une question d'heures? (2). Etait-ce le chagrin — aussi comique qu'invraisemblable, de voir une fois de plus "son cher petit mari", le farouche insulaire de la Loire, l'ermite de Savary, retourner au désert et s'enfermer dans son château comme un trappiste en cellule? Rien de tout cela. La "Divine" pleurait sans doute, mais elle pleurait de rire. La farce était si bonne, le tour si bien joué : une véritable fourberie de Scapin où Frontenac en personne, "le cher petit mari" tenait le premier rôle, grimé en postillon. Dans la nuit du 1er janvier 1657, il nous apparaît sur la grande route, brûlant l'étape entre Saint-Fargeau et Blois "galopant à toute bride, disent les "Mémoires", le manteau sur le nez et le pistolet à la main, pour se faire moins connaître." Où va-t-il? Porter à Monsieur la teneur et le secret des dépêches confidentielles à lui confiées par la duchesse de Montpensier.Plus tard nous le verrons également galoper encore à toute bride, mais en sens inverse cette fois, — de Blois à Saint-Fargeau — porter à Mademoiselle la teneur et le secret des dépêches confidentielles à lui confiées par Gaston d'Orléans. Avouez, entre vous et moi, que cette trahison alternative de ses deux maîtres ne rend pas Frontenac sympathique et qu'il se tient, sous une très mauvaise lumière, dans une bien vilaine posture. Mais, baste! si vous croyez que le tout glorieux Buade se préoccupât de l'honnêteté des moyens et de la pudeur des apparences! Qui oserait parler de trahison ? Son cas en est-il un? N'est-il pas au service d'une même famille, et revêtu d'une même livrée?. Qu'il travaille, à tour de rôle, à faire triompher l'un de l'autre le père ou la fille, c'est toujours — avec le sien qu'il ne perd jamais de vue — le succès des Montpensier qu'il poursuit. Il ne change pas d'allégeance, à son avis, par le fait qu'il sert (?) en même temps deux maîtres. D'ailleurs, n'avait-il pas lui-même à se faire pardonner une pire défection ? un crime de lèse-éminence? C'est bien de Frontenac dont parlent les "Mémoires", à la date de 1650, quand ils nous assurent "que la comte de Palluau est un homme fort attaché à Mazarin." Deux ans plus tard seulement, 1652, le "comte de Palluau" faisait volte-face et com-

---

(2) "La comtesse de Fiesque commença à dire, le jour de Noël, qu'elle voulait aller à Guerchy voir sa fille: personne ne la dissuada de ce voyage." Et ailleurs: "A ce voyage que fit Madame de Sully à Saint-Fargeau elle me dit que la comtesse de Fiesque lui avait témoigné le déplaisir qu'elle avait de ne m'être pas agréable ; qu'elle lui avait conseillé de s'en aller chez elle. Je lui fis connaître que j'en serais fort aise ; que je connaissais la comtesse de Fiesque prompte ; que j'étais fort mécontente d'elle ; qu'il était bon que cela ("la séparation") se fit sans éclaircissement afin de ne nous pas brouiller pour jamais. De sorte que, sur les discours qu'elle continuait de tenir tous les jours de son voyage de Guerchy, et de l'impatience qu'elle avait d'y aller, j'écrivis à Madame de Sully ; je lui racontai ce qu'elle disait ; il me semblait que c'était une fort belle occasion pour nous séparer ; elle ne me dirait adieu que pour aller à Guerchy ; puis elle ne reviendrait plus."

Cf: "Mémoires", pages 97-98, tome 3, collection Petitot.

battait le cardinal aux premiers rangs de la Fronde. Cette raison seule, et d'intérêt majeur, suffit à l'excuser de tenir en même temps, en la présente occurrence, deux rôles opposés sous le même costume. Ce qui exigera de la part de ce merveilleux comédien des jeux d'intrigue et de physionomie incomparables.

(à continuer)
ERNEST MYRAND.
Québec, 11 octobre 1905.

Bloc-Notes

M. le sénateur Poirier se voyant visé et personnellement insulté par l'intervention ridicule d'un personnage du roman "L'irréductible Force", a écrit aux directeurs du "Correspondant", demandant qu'on lui présentât des excuses.

M. le sénateur Poirier m'a fait plaisir. Au lieu d'exiger des dédommagements d'argent, au lieu de croire que l'honneur se paie tant l'aune, notre chevaleresque Acadien, — je voudrais tant écrire: Canadien — ne demande que ce que tout homme de cœur doit exiger.

En notre pays, hélas! on s'habitue trop à aller devant les tribunaux pour que ceux-ci évaluent en dollars et sous, les dommages que l'on a faits à l'honneur. Comme si le vil métal, en y eut-il à couvrir le globe, peut être un équivalent à l'un des premiers et des plus nobles sentiments.

Un homme est trompé par sa femme, il amène le larron d'honneur devant les juges ; les avocats des deux parties marchandent, discutent ; les uns cherchant à avoir le plus possible, les autres à s'en tirer au meilleur marché, puis, on convient d'une certaine somme, l'affaire se bâcle et tout le monde s'en retourne content.

On se querelle ; dans l'ardeur de la discussion, un adversaire flanque une taloche à son adversaire. Celui-ci n'a qu'à la lui rendre ; on ne trouve rien mieux que d'envoyer, en grande cérémonie, faire arrêter son ennemi par un homme de police.

Dernièrement, un individu a embrassé "sans provocation" — cette particularité vaut la peine d'être mentionnée, — la femme d'un épicier. Un bon coup de bâton ou une gifle bien appliquée aurait eu raison de l'audacieux ; au lieu de cela, le mari poursuivît l'entreprenant individu pour la somme de trois cents dollars. Il a perdu et je souhaite qu'on brûle un cierge au juge équitable qui a rendu le jugement.

Il en est ainsi pour tout. Je vous demande un peu quand on a du sang et non de l'eau dans les veines, si c'est de cette façon que des hommes, des vrais, doivent se conduire ?

Décidément, nous en manquons.

**

Les journaux franco-américains annoncent que Mgr O'Connell, de Portland, Maine a décidé d'abolir la langue française dans toutes les églises de son diocèse.

Jamais rumeur, si elle est vraie, ne fut plus déplorable et plus de nature à affliger tous les Canadiens de langue française. En même temps qu'elle excite vivement les sympathies que nous gardons envers nos frères exilés de la grande république. Espérons que ce bruit est exagéré.

Ce qui reste vrai, cependant, c'est que depuis des années, les évêques irlandais ont constamment dirigé leurs efforts vers l'unification de la langue anglaise par tous les Etats-Unis.

Pour n'en citer qu'un exemple: je sais par des témoins oculaires, que lors d'une visite pastorale de confirmation dans un centre canadien de la Nouvelle-Angleterre, un curé ayant voulu traduire en français, pour le bénéfice des enfants à confirmer qui ne connaissaient pas l'anglais, les recommandations de l'évêque, celui-ci lui commanda de se taire.

Cela semble incroyable ; c'est malheureusement trop vrai.

Comment se fait-il que des Irlandais dont les pères, hier encore, ont tant souffert de l'oppression de l'Anglais qui leur a imposé sa langue, persécutent à leur tour, ceux de leurs concitoyens qui tiennent à leur idiôme maternel? L'explication est difficile à trouver.

Le Celte a naturellement une nature impérieuse et dominatrice. Je le sais mieux que tout autre. Mais rien n'oblige à plier la tête sous la tyrannie. Les Franco-Canadiens des Etats-Unis ont de leur côté le droit qui fait la force, ils ont une cause noble et juste, ils doivent la défendre jusqu'au bout. Le Canadien cède trop. Partout. Si l'on veut se faire respecter — et craindre, ce n'est pas un mal, — il ne faut pas avoir l'air, en pliant, de se reconnaître l'inférieur.

Quand des protestations constantes seront faites aux plus hautes autorités religieuses, quand les Canadiens-Français auront, respectueusement mais fermement réclamé leurs droits, et démontré les injustices dont on veut les rendre victimes, ils pourront espérer que justice leur sera pleinement rendue.

J'espère que les femmes aideront et soutiendront leurs maris dans la lutte qu'ils se préparent à livrer. Elles peuvent, moralement, exercer une forte influence sur les esprits, et contribuer, de la sorte, grandement au succès de la cause. Je suis sûre qu'elles ne failliront pas à leur tâche.

Il y a un certain tramway qui se promène dans la rue Sainte-Catherine, inventé pour faire enrager tous ses passagers.

Vous savez lequel. Je n'ai pas besoin de préciser que c'est celui où vous devez payer votre place avant que de l'occuper ; vous l'aviez deviné.

L'autre jour, par une pluie torrentielle, une quinzaine de personnes attendraient, près du square Phillipps, l'arrivée d'un tramway quelconque pour y chercher refuge. Le malheur amena le tramway désagréable qui nous occupe en ce moment. La première personne qui s'y

précipite est empêchée d'y pénétrer par le conducteur qui exige d'abord le prix de son passage.

La malheureuse qui tenait son en-cas dans une main, des paquets, son réticule dans l'autre cria grâce. Inutiles protestations. Elle dut déposer ses paquets sur la plate-forme humide, fouiller dans son réticule, produire un billet que, nerveuse, elle ne parvenait pas à trouver... Les autres attendaient, les pieds dans la boue, un déluge sur la tête, disant des choses qui casseraient ma plume si je tentais de les écrire. Et comme tous ne pouvaient lâcher leur parapluie pour preparer d'avance leurs billets, tous firent la douloureuse station devant le conducteur.

Je souhaite ardemment que le nombre de cette sorte de tramway n'augmente pas. Autrement, dans l'encombrement de nos mains, nous serons obligés de tenir nos billets de passage entre les dents. Comme les chiens.

FRANÇOISE.

Simple dialogue

Elles causent :

—Quel froid, ma chère!

—C'est l'hiver de la Saint-Martin.

—Aussi je suis obligée de me commander un tas de choses... Je n'ai rien à me mettre.

—Moi non plus, ma chère.

—Du reste avez-vous jamais rencontré une femme qui ait quelque chose à se mettre?

—Jamais... Ce serait un monstre!

—Aussi j'ai pris le train pour accourir chez mon couturier. Je pensais ne rester qu'un jour ici, mais je vais prolonger un peu. J'ai besoin de me reposer... A la campagne nous menions une vie folle.

—Oh! l'agitation des champs!

—Sous prétexte d'hygiène, mon mari me forçait à marcher une demi-heure par jour en plein air.

—Quelle horreur!

—Oui, croyez-vous! Et il ne voulait pas comprendre que cela m'épuisait. Mais ici je profite de ma bonne petite liberté pour vivre à ma guise!

—Vous restez chez vous?

—Y pensez-vous? Je trotte depuis ce matin. J'ai fait vingt courses, dix magasins. Je viens de rester quatre heures debout pour essayer... Ah! je me sens bien, toute reposée... C'est délicieux!

—Si votre époux vous entendait!

—Les hommes ne comprennent rien, ma chère!

—Je sais pourquoi. Un vieux monsieur me l'a expliqué l'autre jour. Il l'avait lu dans un livre: ça remonte au Paradis terrestre!

—Non?

—Parfaitement! Vous savez qu'Eve a goûté la première à la fameuse pomme. Ce n'est qu'après de longues hésitations qu'Adam s'est décidé à manger sa part du fruit défendu et il a, à son tour, possédé la scinece du bien et du mal. Mais Eve avait sur lui près d'une demi-heure d'avance, et cette demi-heure-là, les hommes ne l'ont jamais rattrapée...

Pour la femme, la laideur est une douleur qu'elle conserve toute la vie. —Balzac.

Mari et femme

Dans l'ensemble, nous devons concéder que les relations entre mari et femme sont, en notre vingtième siècle, sur un pied plus satisfaisant que dans les siècles passés. Il existe maintenant une communauté d'intérêts qui facilite les bons rapports entre époux et supprime les aigreurs et les acrimonies de la vie conjugale d'antan. La femme qui joue au golf et fume des cigarettes avec son mari est pour lui un compagnon véritable et trouve pour elle-même plus de plaisir à vivre.

Une pure cigarette égyptienne, manufacturée spécialement pour les dames est la "Diva" mise en paquets de dix avec bout en liège.

Les modèles les plus exquis et les créations les plus récentes sont exposés et mis en vente à Mille-Fleurs, 1554, rue Ste-Catherine.

Bonne Occasion

Nous conseillons à nos lectrices de jeter en passant un coup d'œil dans la vitrine du Palais de la Nouveauté. Elles en seront bien récompensées par le plaisir que leur donnera l'étalage magnifique de cette maison élégante. Dernièrement, il y avait une robe de soirée vraiment merveilleuse. Elle consistait en une pièce de dentelle d'une finesse exquise et d'une beauté souveraine. Une sortie de bal d'une grande richesse, complétait cette toilette ravissante.

Une autre fois, vous verrez des costumes en drap ou en autre étoffe d'un fini parfait, moulant la taille ou descendant en plis amples et droits, tous d'un chic et d'un goût irréprochable.

Nul doute que les élégantes, voyant ces beautés, étalées à leurs yeux d'une si engageante façon, voudront renouveler leur garde-robes pour la saison d'automne à cette maison remarquable de confections.

Mme J. LAMOUREUX,
PALAIS DE LA NOUVEAUTE,
1783, rue Ste-Catherine,
Montréal.

Allez à Mille-Fleurs, où les maîtres de l'art des principaux centres de la mode exposent des chefs-d'œuvre. Vous y verrez des merveilles d'élégance et de bon goût.

C'est par la simplicité et par les efforts qu'elle fait à ne pas le paraître que l'on reconnaît la véritable lady. — Max O'Rell.

LE COIN DE FANCHETTE

Une jeune Américaine, Miss Jane Morgan, ayant obtenu son diplôme de maitre-pilote, a quitté Philadelphie pour aller en Europe, à bord du yacht de son père, "Waturns", qu'elle commande elle-même.

Mlle Morgan s'est d'abord rendue en Norvège, puis de Christiana à l'île de Wight. A l'heure actuelle, elle a dû remonter la Seine jusqu'à Paris. En partant de l'Amérique, elle a exprimé le vœu que de bonnes tempêtes lui fournissent l'occasion de prouver tous ses talents nautiques.

Extrait du livre : "Le Clergé et la Femme" :

"Dans l'Utah, l'ancien territoire de Washington, les femmes font partie du jury.

Les avocats interrogés là-dessus, ont déclaré "qu'ils n'avaient jamais défendu de causes devant des jurés plus intelligents, d'un esprit plus prompt et clairvoyant, devant des jurés plus dignes de confiance."

Le juge John Ringman, conseiller à la Cour Suprême des Etats-Unis, fournit un détail très positif: "On n'a jamais vu, atteste-t-il, ni au civil, ni au moral, de verdict réformé quand les femmes ont fait partie du jury."

MADAME OU MADEMOISELLE? —Votre lettre, arrivée pendant les vacances, n'a été retrouvée que ces jours derniers. Ceci vous explique le retard. — Vous me demandez mon opinion sur le titre de "Madame" ou de "Mademoiselle" dont on doit décorer toute femme de lettres non-mariée? Je vous avoue que je n'y ai guère songé. Les personnes qui ont quelque sympathie pour moi, m'appellent Françoise, tout simplement. Cela me suffit. Les autres — les indifférents, les étrangers, — me nommeront comme il leur plaira. Peu m'en chaut.

NAINE. — Consolez-vous d'être petite en songeant que vous pouvez être mignonne, délicate à souhait. Une Tanagrette, enfin. Les femmes grandes et robustes ne seront jamais cela. Et puis, ne savez-vous pas le proverbe : "En petit sac, les bonnes épices."

MERLETTE DES CHAMPS. — "Avec le sourire, dit mon aimable correspondante, une cantinière devint millionnaire... Avec le sourire nos grand'mères devenaient des fiancées, et Cupidon dans ce temps-là n'avait que des flèches dans son carquois..." Vous aviez aussi le sourire, chère Merlette, j'en suis sûre, quand vous m'avez adressé, d'une si bonne écriture, cette chère longue lettre qui m'a fait plaisir, oui vraiment puisqu'elle me témoignait de l'intérêt. Les annonces de cigarettes choquent votre esthétique ; je n'y contredis pas. Pourtant ceci est bien anodin. Si je vous déclarais que la directrice a refusé dernièrement une annonce de liqueur spiritueuse qui aurait rapporté au journal quelques centaines de dollars, vous pourrez constater qu'on a vraiment des principes ici. Songez qu'une publication tire de l'annonce sa subsistance, Songez à tout cela, bonne Merlette, et ne rendez pas la vie trop dure au "Journal de Françoise" que vous aimez beaucoup, dites-vous, et à sa directrice qui vous le rend bien.

IGNORANT. — Béatrix ne fut pas la femme de Dante, et le grand poète italien ne l'aima jamais que de loin. Cet amour idéal et peut-être imaginaire a été la cause d'une création merveilleuse, chef-d'œuvre incomparable, qui s'appelle la "Divine Comédie". Que Dante ait aimé d'autres femmes, cela ne fait pas de doute, mais il n'a chanté que cette créature qu'il n'avait qu'entrevue, et qui ne resta pour lui qu'à l'état de rêve. C'est peut-être ce qui a mieux inspiré son poème. Quant à Béatrix, elle se maria et, eut, je crois, sept ou huit enfants. Voilà pour le côté prosaïque de mon récit.

LUCIFER. — Quel nom! Si tous les anges sont masculins, les mauvais sont des hommes aussi bien que les bons. Voilà qui nous venge un peu. Vous avez lu? Un sculpteur avait créé des anges en marbre — pi en pierre peu importe—pour une chapelle de cathédrale d'une ville des Etats-Unis, mais ils furent refusés, parce qu'ils étaient trop beaux, c'est-à-dire trop féminins, et dans une conciliabule, qui eut lieu peu après, il fut décidé que les anges n'ont, ne sont, et ne seront jamais que du sexe masculin. Oh! combien tout ceci est amusant!

SAINT-MALO. — Jacques Cartier eut pour père Jamet Cartier et pour mère Jesseline Jansart. Dans les régistres paroissiaux de Saint-Malo, on écrit Quartier et non Cartier. On ne sait au juste quelle ville eut l'honneur de voir naître l'illustre découvreur ; les historiens sont divisés à ce sujet ; les uns opinent pour Saint-Servan, Saint-Lunaire, d'autres pour Paramé, où il habita pendant longtemps dans son manoir de Limoilou. La femme de Jacques Cartier s'appelait Catherine des Granges ; les époux n'eurent pas d'enfants, ou du moins, s'ils en eurent, l'histoire n'en fait pas mention, et ils moururent certainement avant leurs parents, car les héritiers de Jacques Cartier et de Catherine, son épouse, furent Jeanne Cartier, sœur du découvreur et Jacques des Granges, neveu de sa femme.

LACQUEVISE. — Je n'ai pas très bien compris votre nom de plume. L'autre, ah! je le sais depuis

longtemps et jamais ne l'oublierai. Lacquevise, donc, mande aux lecteurs et abonnés du "Journal de Françoise", qu'elle a 100,000 timbres oblitérés à vendre. S'adresser par lettre, 80, rue Saint-Gabriel, bureau du journal.

Plusieurs correspondantes nous ont manifesté la grande estime qu'ils ont pour notre modeste revue et l'interêt sincère qu'elles lui portent, en nous adressant des listes de personnes qui pourraient devenir nos abonnées. Nous prions les autres femmes qui ont quelque sympathie pour notre publication de vouloir bien suivre cet exemple. Que chacune nous donne sur un petit bout de papier les noms de quelques-unes de ses amies susceptibles de s'abonner et nous leur en serons très reconnaissante.

FRANÇOISE.

Propos d'Etiquette

D.—J'aimerais à faire un cadeau à une jeune fille à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance. Que lui donnerais-je ?

R.—Je mettrais parmi les présents convenables à cette occasion, un volume de poésies joliment relié, un porte-cartes, un éventail, ou de la musique. Tout cela dépend du degré d'intimité que vous avez avec la jeune fille. Si vous ne voulez qu'être poli, envoyez une boîte de bonbons ou des fleurs. Voilà des objets toujours convenables à offrir et nullement compromettant.

D.—Que faire de ma serviette après un diner de cérémonie où je suis invité ?

R. — Ne repliez pas votre serviette après le dîner, laissez-la sur vos genoux jusqu'au moment où l'on se lève de table, et déposez-là à côté de votre couvert.

D.—Lorsque je suis reconduite le soir par un monsieur et que je ne puis l'inviter à entrer chez moi, que dois-je lui dire ?

R.—Vous dites tout simplement : "Je suis fâchée de ne pouvoir vous demander à entrer à cause de l'heure avancée. J'espère que vous me ferez le plaisir de venir à la maison une autre fois."

D.—Une mariée peut-elle avoir une demoiselle d'honneur lors même qu'il n'y a pas de garçon d'honneur

R.—Certainement.

LADY ETIQUETTE.

RECETTES FACILES

POTAGE A LA CITROUILLE AU LAIT. — Prenez un morceau de citrouille dont vous ôtez la peau et les pepins ; coupez-le dans une marmite avec de l'eau ; lorsque votre citrouille sera réduite en marmelade et qu'il ne restera plus d'eau, mettez-y un petit morceau de beurre, un peu de sel ; faites-lui faire encore quelques bouillons. Faites bouillir du lait, sucrez-le convenablement ; versez le lait sur la citrouille ; couvrez le plat et mettez-le dans un endroit chaud pendant un quart d'heure, en faisant attention qu'il ne bouille pas ; versez-y le restant de votre bouillon bien chaud, au moment de servir.

SALADE DE HOMARDS. —Après avoir ôté l'écaille du homard, lavez-le et coupez la chair par petits morceaux que vous ferez cuire dans l'eau bouillante. Prenez quatre ou six œufs durcis, coupez-les par tranches et mêlez au homard, ajoutez l'huile, le vinaigre et autres épices au goût.

CONSEILS UTILES

COMPOTE DE POMMES. — Prenez des pommes de reinette bien saines ; ôtez la pelure, le cœur, pepins, et coupez par quartiers. Mettez cuire avec eau, sucre, jus de citron. Mettez-les, quand elles sont cuites, dans votre compotier, et versez dessud le sirop qu'elles ont produit.

Si vous voulez ajouter du sirop à vos pommes ou à vos poires, afin qu'elles soient encore meilleures, faites ce sirop en mettant dans une casserole de l'eau avec du sucre, en laissant bouillir et en écumant. Le sirop ëst fait quand le tout est convenablement réduit.

Pour enlever les taches de vin ou de fruits sur le linge on imbibe , arfaitement la partie tachée avec de l'eau de javelle pure. On plonge alors vivement le linge dans un vase d'eau fraîche et l'on frotte soigneusement les parties tachées par l'eau de javelle de manière à en faire disparaître toutes traces.

Pour blanchir les mains, faites cuire à point des pommes de terre les plus blanches et les plus farineuses que vous pourrez trouver. Pelezles, écrasez-les bien, et délayez avec du lait.

Pressez le jus de quelques citrons et ajoutez-y comme parfum quelques grammes d'essence de violette ou autres. Vous aurez ainsi une préparation excellente, rivalisant avec la meilleure pâte d'amandes.

Le cœur des femmes n'admet pas qu'on ait des droits. — Guy de Maupassant.

Quel temps biscornu que le nôtre! On ne croit plus à rien et l'on gobe tout. — Huysmans.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

Je suis heureuse, chers enfants, de vous présenter de nouveau Mlle de Lauzon, qui veut bien m'offrir sa collaboration à votre page, et qui semble nous porter beaucoup d'intérêt. Je lui souhaite la bienvenue en votre nom comme au mien et j'espère, avec vous, que notre charmante correspondante fera longtemps partie du salon de Tante Ninette qui la remercie de tout cœur de sa bienveillance à notre égard.

TANTE N.

UNE EXCURSION A L'ILE DE NOIRMOUTIERS (Vendée)

Il y a souvent du gros temps sur nos côtes de l'océan vers la mi-août, et j'en sais quelque chose, moi, qui viens de rester prisonnière dans une île. Oui, dans une île, mais pas dans une île déserte, en sorte que cet exil n'a rien eu de pénible. Bien au contraire, je n'étais pas à plaindre en compagnie d'amis charmants, qui se sont ingéniés à nous faire trouver excessivement court le temps que nous avons passé chez eux. D'ailleurs, grâce à ce grand vent du large qui soufflait presque sans relâche, entrant à flots dans nos poumons, j'ai pu voir la grande bleue démontée et furieuse écumer contre les rochers, spectacle dont je ne me lasserais jamais et qui, dans sa monotonie apparente, revêt toujours un charme nouveau.

Et puis, cette île est si exquise dès l'abord avec son cachet sauvage, ses grands sapins et ses chênes verts descendant presque jusque dans la mer! Sous ces ombrages, en face du grandiose spectacle de l'immensité scintillante sous un resplendissant soleil, quel cadre incomparable pour rêver, seul en face des flots!

En avançant dans l'intérieur, on n'est pas déçu, ce semble, par le grand contraste qu'il présente avec la côte boisée et verdoyante où on débarque. Ces dunes longues et plates sont d'une mélancolie attirante avec leur exclusive végétation de chardons bleus et de multiples petits œillets, d'une exquise nuance mauve pâle, particulièrement odorants.

Souvenir charmant aussi qu'une promenade que nous avons faite dans un énorme bois de pins si hauts, que l'on ne voit que leurs troncs où le soleil, met, par places, des reflets brillants d'un rose vermillon. Rien ne trouble le silence et la quiétude reposante dont on jouit dans cette clarté atténuée par l'ombre des arbres, puisque le bruit des pas y est étouffé par une mousse exquise et douce sur laquelle on marche et qui est bien le plus joli tapis du monde.

Ce sont des chênes verts à présent. Les chênes verts de Noirmoutiers sont superbes et fort vieux pour la plupart.

Là tout change, tout est imprévu et désordonné: les troncs séculaires sont noueux et quelques branches rasent le sol, il faut les éviter, se détourner ; ce n'est déjà plus la paix de tout à l'heure, et il me vient alors l'idée d'un rapprochement entre cette promenade et la vie humaine qui n'est qu'une lutte, où le bonheur n'est qu'une trève, et ne fait que des apparitions. Qu'importe, si pendant ces courtes haltes on a puisé le courage nécessaire pour parcourir courageusement le chemin rocailleux où il faut s'engager?

M. A. de Lauzon.
Château de Villegontier, Vendée.

L'amitié ne peut exister entre un homme et une femme sans les nuances de la tendresse.

Maria Star.

Les tribunaux comiques

LA CULOTTE A L'ENVERS

Ne pouvant pas s'entendre avec sa culottière, M. Pochon a pensé qu'on s'entendrait mieux devant la justice, et, en cela, il s'est trompé. Mais qui a bien pu lui conseiller de porter une plainte en abus de confiance ? Ce n'est pas certes même pas ce racoleur de clients, que les braves gens appellent "un homme de loi", ce doit être quelque jurisconsulte de loge ou de cabaret ; enfin, comme l'affaire vient sur citation directe, et que M. Pochon s'est constitué partie civile, il use de son droit à ses risques et périls, et le tribunal est tenu d'écouter la plainte ; mais, s'il est permis d'abuser de ses moments, cet abus a des limites.

Tout d'abord, profond étonnement du magistrat dès la première réponse de M. Pochon, qui, ainsi que nous l'avons dit, s'est constitué partie civile.

M. le Président. — Combien demandez-vous de dommages-intérêts?

M. Pochon. — 11 francs.

M. le Président. — 11 francs!... Vous vous exposez à payer les frais d'un procès pour 11 francs! Vous n'avez donc pas pris un avocat?

M. Pochon. — Monsieur, mon affaire étant sûre et certaine comme de l'eau de roche, c'était pas la peine d'en prendre un.

La Culottière. — C'est à crever de rire...

M. le Président. — Taisez-vous (Au plaignant.) Si, c'était la peine, car un avocat vous aurait détourné de vous porter partie civile pour 11 francs ; même à la lecture de la citation, j'ajoute qu'il vous aurait détourné de faire le procès. Enfin, expliquez-vous!

M. Pochon. — Vous allez voir que

PAGE DES ENFANTS

c'est simple comme de l'eau de roche ; vl'à l'affaire en un mot: J'ai donné à madame de l'étoffe, qui m'a coûté 11 francs, pour me faire un pantalon, et elle ne veut pas me le rendre ; dont je demande 11 francs ou mon pantalon.

La Culottière. — Parce qu'il ne veut pas m'en payer la façon.

M. Pochon. — Deux façons qu'elle me demande, pas une.

La Culottière. — Du moment que vous me le faites retourner.

M. Pochon. — Il ne fallait pas le coudre à l'envers.

La Culottière. — Je l'avais d'abord cousu à l'endroit ; vous me l'avez fait défaire.

M. Pochon. — Moi?

La Culottière. — Enfin votre neveu me l'a rapporté de votre part.

M. Pochon. — Alors, réclamez l'autre façon à mon neveu.

M. le Président. — Comment votre neveu aurait-il porté ce pantalon pour le retourner, si vous ne l'aviez pas chargé de cette commission?

M. Pochon. — Vous ne comprenez pas bien.

M. le Président. — Non.

M. Pochon.—Voilà, c'est comme de l'eau de roche: j'achète de l'étoffe pour deux pantalons, un pour moi et l'autre pour mon neveu, et je les donne à faire à madame; elle en fait un à l'envers.

La Culottière.—Oui, mais pas le vôtre.

M. Pochon.Non, celui de mon neveu.

M. le Président.—Eh bien, alors,si ce n'est pas le vôtre ?

M. Pochon.—Ça ne l'était pas d'abord, mais ça l'a été après, vu qu'elle l'a retourné.

M. le Président.—Vous le lui avez donc rendu ?

M. Pochon.—Moi ?... non, mon neveu.

—M. le Président.—C'est son pantalon que votre neveu a rendu ?

M. Pochon.—Non, c'est le mien.

M. le Président.—Mais puisqu'il était cousu à l'endroit!

M. Pochon.—Oui, mais elle l'a remis à l'envers.

M. le Président. — Je n'y comprends rien du tout.

La Culottière.—Je vais vous expliquer. Le neveu me rapporte le pantalon pour le retourner ; je l'ai retourné.

M. le Président.—Mais puisqu'il était à l'endroit ?

La Culottière.—Oui, c'est vrai.

M. Pochon.—C'est là où il faut que madame soit aussi dinde qu'elle est.

M. le Président. — Ah! n'injuriez pas la prévenue.

M. Pochon.—Non, mais je vous ai expliqué que c'était le pantalon de mon neveu qu'elle avait fait à l'envers.

M. le Président.—Alors, pourquoi a-t-elle retourné le vôtre ?

M. Pochon.—Ah ! voilà : comme ils etaient pareils, mon neveu lui a porté le mien par mégarde, et madame aurait dû voir qu'il était à l'endroit ; elle a fait une erreur, elle doit la réparer.

La Culottière.—Je l'ai réparée, puisque je l'ai retourné à l'endroit.

M. Pochon.—Celui de mon neveu, oui.

La Culottière.—Ça fait deux retournages.

M. Pochon.—Fallait pas retourner le mien.

La Culottière.—J'ai cru que vous le vouliez comme ça.

M, Pochon.—A l'envers !... comme le roi Dagobert ?

M. le Président.—En voilà assez ; il n'y a pas d'abus de confiance : c'est une discussion de justice de paix et non une affaire correctionnelle.

M. Pochon a donc perdu ce procès à l'envers, qu'il va falloir remettre à l'endroit après avoir payé les frais.

Jeux d'esprit

CHARADES POUR RIRE

Petit ou grand, j'ai toujours la longueur d'un pied.

Quelles sont les dépenses les moins coûteuses ?

HISTOIRE DU CANADA

Dites quelques mots de la bataille de Châteauguay. Quel en fut le héros et le nombre de ses soldats.

FEUILLETON

Le Mal du Pays

Par M. AIGUEPERSE.

DEUXIEME PARTIE

I

(Suite)

—Moins au physique qu'au moral. Mon voyage a été fatigant, mais j'espérais revoir encore ma vieille amie. Tu sais déjà, ma pauvre petite, comme j'ai trouvé rude de ne plus pouvoir que prier sur sa tombe. Ces premiers jours me sont très pénibles... Heureusement le devoir est là pour sortir de soi-même. Tu l'as vite compris, ma fille, et je te félicite.

Un sourire un peu triste passa sur les lèvres de Suzan.

—Vous êtes plus perspicace que Jacques. Si pour amuser Rosel, je chante une ronde ou quelque naïve chanson, il quitte la chambre ; si j'essaie de l'égayer, lui, de l'entraîner pour une promenade, il prend un air étrange, qui semble dire: "Vous ne regrettez donc pas? Vous ne songez donc qu'à rire, qu'à vous distraire?" Or, mes regrets sont aussi vifs, aussi profonds que les siens, mais j'ai fait une promesse et je dois la tenir.

—Quelle promesse ?

Elle baissa les yeux sous le regard qui l'enveloppait toute.

—J'ai promis à marraine de mener une vie plus sérieuse. Il y aura des heures rudes, car j'aime le plaisir ; mais j'aime encore plus Jacques et Rosel. Oh! Rosel, j'en suis folle. Dieu m'est témoin que la nuit seulement je me suis éloignée d'elle.

—Après un bal, tu te levais à onze heures ou midi, et Rosel gazouillait déjà depuis l'aube.

—Daisy est une fille sûre.

—Oui, une fille sûre, pas une mère, pas "toi", Suzan. Donc, tu vas t'occuper beaucoup de Rosel?

—Sans cesse. Quant à Jacques, vous me demandiez, en arrivant, ce que je faisais, eh bien je cherchais à former autour de nous un cercle pour l'arracher à son travail du soir.

Le docteur hocha la tête.

—Cela ne suffirait pas. Ecoute-moi avec attention, mon enfant. Je savais te trouver seule, et je viens te parler de choses graves. Tu aimes ton mari très sincèrement. Cet amour se mélange d'une admiration que j'appellerai ambitieuse, même orgueilleuse. Inconsciemment, je le crois, tu es ravie qu'il rachète la bassesse de son origine par des œuvres devant le mener assez vite à la célébrité. Au début de ton mariage surtout, tu as encouragé, poussé même Jacques à accepter : conférences, publications diverses ; plus que personne, tu as applaudi à ses succès. Par amour, par fierté aussi, il s'est lancé, tête baissée, dans le travail, insoucieux de la fatigue, puisque cette fatigue conduisait à une renommée qui te rendait heureuse. De plus, peu à peu, pour ne pas dire rapidement, tu as pris un tel goût au plaisir que, presque chaque soir, après avoir essayé vainement d'entraîner ton mari avec toi, et malgré nos conseils multiples, tu as laissé ton foyer pour aller de fête en fête. Jacques a souffert... Au lieu de se plaindre, il a augmenté encore sa dose de travail, afin d'oublier qu'il restait seul à la maison. Avec ce surmenage du jour et de la nuit, une lassitude extrême s'est emparée de sa constitution robuste, de son cerveau surtout. Alors, Suzan, sais-tu ce qu'a fait ton mari? Goutte par goutte, il s'est habitué à prendre un excitant énergique : poison terrible qui tue en donnant des forces factices. Tu vas me demander pourquoi je ne t'ai pas avertie plus tôt,? Ce matin, seulement, j'ai trouvé le flacon révélateur, et comme j'avais déjà quelques indices, je suis arrivé vite à la certitude.

Aussi blanche qu'une morte, la jeune femme écoutait le docteur Roscob sans pouvoir prononcer une syllabe.

—Je t'épouvante, ma fille, mais je serais coupable de ne pas tout te dire. La situation est grave, non désespérée, si tu veux agir avec un courage, un dévouement absolus, et... tu le veux, n'est-ce pas?

Elle fixa sur lui ses yeux pleins d'une douleur profonde :

—Pouvez-vous en douter! Que faire ?

Le docteur Roscob se pencha vers la jeune femme, et lui prenant la main :

—Je vais te demander un très gros sacrifice, ma pauvre Suzan, un sacrifice qui en sera un aussi pour moi, puisqu'il me séparera de vous pour un certain temps : il faut éloigner Jacques de Paris. J'avais d'abord songé à Pennelière comme lieu de repos ; mais l'amour du sol natal reste vivace au fond du cœur de ton mari qu'un séjour en Auvergne sera la meilleure des cures. Tu ne connais pas l'Auvergne?

Faiblement, elle répondit:

—Non. Quand Jacques est allé à Orcines, lors de la mort de son père, Rosel était souffrante.

—Eh bien, tu verras un beau pays, dont l'air sera bon à toi et à ta fille. Tu es anémiée par les veilles; Rosel, comme toutes les petites fleurs parisiennes, reste trop mince, trop pâle. Vous serez en traitement tous les trois.

—A Royat? Au Mont-Dore? A la Bourboule?

Le docteur secoua négativement la tête.

—Il ne s'agit pas de partir pour faire " une saison ", il s'agit de s'installer en pleine campagne, au grand air, pour trois mois, six mois, un an, je ne sais encore. D'abord, repos complet. Par "repos", j'entends promenades, lectures récréatives, tout ce qui peut distraire l'esprit sans le fatiguer. Quand Jacques ira mieux, il pourra reprendre un travail doux pour occuper ses heures.

Les yeux pleins d'effroi, Suzan in-

terrogea d'une voix basse, haletante :

—Mais, alors, la position? Paris? C'est l'exil!...

—Ma très chère, petite fille, je ne t'ai pas caché qu'il y avait pour toi un grand sacrifice à faire, sacrifice adouci par la bonté de la baronne Heurtel, qui vous permet de regarder l'avenir sans vous inquiéter du pain de chaque jour, de "la position", si tu préfères. Quant à Paris, tu le retrouveras plus tard, "l'exil" ne sera pas indéfini. Voilà! Je t'ai parlé, non comme à une enfant gâtée, trop faible en face de la souffrance ou d'un devoir à remplir, mais comme à une chrétienne sérieuse, à une femme aimante qui, au lieu de s'arrêter aux difficultés de la route va courageusement droit au but. Maintenant, je te laisse... Ton mari, naturellement, doit ignorer notre conversation.

Il parlait d'un ton brusque, s'efforçant de cacher l'émotion que lui faisait éprouver le visage bouleversé de la jeune femme, le tremblement convulsif de ses mains, son attitude affaissée.

Soudain, on entendit un trottinement léger, une main d'enfant souleva la portière de velours, et un petit être tout blanc, couronné de cheveux blonds, parut.

—Cé Osel! dit une voix argentine.

Un éclair passa dans les yeux de Suzan. Vite résolue, elle prit Rosel dans ses bras, et la tendit au docteur Roscob.

—Embrassez-la, cher bon ami, et promettez-lui de venir la voir en Auvergne ; nous partirons dans les premiers jours du printemps.

—C'est bien. Jacques guérira, je te l'affirme.

Restée seule, la jeune femme s'assit au coin du feu, et regarda pendant quelques minutes Rosel, qui avec des cris de joie, alignait sur le tapis un troupeau de loups gardé par un mouton. Bientôt, le jeu prit toute l'attention de l'enfant ; alors Suzan, libre de penser, se remémora les moindres paroles du docteur Roscob, et convint, dans la sincérité de son âme, que ce psychologue émérite avait vu juste.

Son amour pour Jacques ne venait pas de cet attrait premier qui pousse deux êtres l'un vers l'autre d'une façon en quelque sorte irrésistible ; non, il était né d'une estime profonde, d'une admiration enthousiaste. Un baiser à un varioleux, des paroles éloquentes, voilà ce qui avait mis une auréole au front du docteur voilà ce qui avait pris l'âme ardente de Suzan. Et, pour "revoir" l'auréole, elle poussait son mari à un labeur au-dessus des forces humaimaines, dans un égoïsme, dans un orgueil inconscient. C'était exact.

Il était exact aussi qu'elle aimait le plaisir, qu'elle en avait joui comme une enfant pour laquelle tout est nouveau, ne croyant pas que Jacques pût tant souffrir de quelques heures d'isolement, lui qui refusait de la suivre dans le monde, malgré ses instances, lui qui, pour ses malades, la laissait parfois des journées entières.

Au fond, elle se trouvait des excuses : sa jeunesse, sa solitude fréquente, la gravité de son mari... N'importe! ! Elle avait eu des torts, des torts sérieux ; il s'agissait de réparer, de partir.

De partir!... Ah! s'il s'était agi d'aller à Pennelière, ou dans une ville de province, le sacrifice eût été moindre ; mais en Auvergne! à la campagne! !

Suzan soupira. Puis, avec la volonté qui la caractérisait, elle dit, presque haut :

"Si je pleure sur moi, je ne ferai rien de bon. Par ma faute, Jacques est malade, au physique, au moral; coûte que coûte, je dois employer le moyen indiqué pour le guérir. Dès qu'il rentrera, je lui parlerai. Allons, Suzan, le cœur en haut!"

Le soir même, elle "parla".

—J'ai vu Roscob aujourd'hui, Jacques. Il m'a donné une consultation ......familiale, pourrais-je dire, qui va plonger votre âme dans la joie.

Il écoutait, vaguement inquiet du "quelque chose" de grave qu'il lisait sur la physionomie de Suzan, malgré le sourire qui entr'ouvait ses lèvres. Et elle, qui le regardait avec une attention ardente, s'étonnait de ne pas s'être aperçue plus tôt de son amaigrissement et de sa pâleur.

—Vous ne me questionnez pas? Eh bien, Roscob trouve que nous sommes tous fatigués : vous par un surmenage trop grand, moi par des veilles multiples, Rosel par... l'air de Paris qui ne lui vaut rien. Avec la brusquerie que vous lui connaissez, il "ordonne" de partir aux premiers beaux jours...

D'un ton un peu amer, Jacques l'interrompit :

—Cela me rend fort joyeux! Alors, vous choisissez Biarritz? Dieppe? Trouville?

—Nullement. Je pense que vous lui avez fait la leçon: pour... l'Auvergne!

Une rougeur subite empourpra le visage du docteur.

—Il vous envoie à Royat?

—Il "nous" envoie en pleine campagne, où vous voudrez ; et cela pour un certain laps de temps : trois mois, six mois, peut-être plus", déclare cet homme sans pitié. Vous vous reposerez, je me reposerai, et Rosel humera l'air vif.

Jacques passa la main sur son front d'un air de lassitude profonde.

—Ce serait délicieux, dit-il d'un ton bas, mais c'est impossible, n'est-ce pas Suzan? Vous mourriez d'ennui chez nous, vous qui aimez tant le bruit, le mouvement, le plaisir.

Elle eut un vaillant sourire, bien que ces deux mots "chez nous" lui enlevassent sa dernière espérance. "Chez nous", c'était Orcines, le simple village isolé que même la baronne Heurtel n'admettait pas pour Jacques.

—Impossible, pourquoi? J'avoue que tout d'abord, j'ai fait la grimace: Pennelière me semblait préférable. Mais Roscob donne des raisons majeures : pour vous, l'air natal sera un réconfort ; pour moi, volage, comme je ne trouverai dans cette montagne, que des bergers, des rochers et des arbres comme valseurs, je serai forcée de mener une

vie d'ermite. Résultat : "un sang plus riche, un teint merveilleux.

Avec une inquiétude soudaine, il demanda :

—Roscob vous a donc trouvée changée ?

—Changée?... Pas plus que vous, mon ami... Il paraît que nous menons tous les deux une vie qui ne nous convient pas. Roscob m'a parlé d'abord, parce que, me sachant peu raisonnable, il croyait que je mettrais obstacle à ce départ. Ce serait pour toujours, j'hésiterais sans doute ; mais ce qui finit est court, et l'espérance d'avoir "un teint merveilleux" me ferait aller en Cochinchine.

Préoccupé, nerveux, Jacques allait et venait dans le petit salon.

—Nous rêvons, dit-il enfin, s'arrêtant soudain devant Suzan. Mes malades, mes travaux, je ne peux laisser tout cela.

—Roscob s'occupera de vos malades. Vos travaux? Vous n'êtes pas conférencier attitré, j'imagine. Quant aux livres, brochures, etc., vous aurez plus de loisirs pour écrire à la campagne qu'à Paris.

D'un geste caressant, Jacques posa la main sur les cheveux légers de sa femme.

(à suivre)

Le féminisme à Montréal

On parle beaucoup de Féminisme dans le Vieux-Monde. Partisans et adversaires de cette théorie s'entendraient plus aisément s'il leur était donné à tous de voir combien les femmes américaines et en particulier les Canadiennes ont simplement mis en pratique la participation de la femme à la vie économique.

Nos filles, nos sœurs travaillent, et nous devons en être fiers. Elles tiennent à prendre leur part dans la vie et le mouvement des affaires. Il n'est pas un bureau, une maison où la femme n'ait sa place réservée. Quelle que soit sa condition sociale, nous pouvons donc dire que la femme chez nous n'est jamais à charge aux siens. C'est sa gloire, et celle de notre société.

Malheureusement, nos jeunes filles ne songent pas que le travail, comme tout ici-bas, n'a qu'un temps. Arrivera la vieillesse, surviendront les accidents et les maladies... Comment vivre alors?

Puisque ces dames ne sont pas étrangères aux affaires, qu'elles nous permettent de leur tenir le petit raisonnement suivant:

Un être qui travaille représente un capital qui produit, avec cette différence que l'individu passe et que le capital demeure. Ne serait-il pas en quelque sorte divin de prolonger au-delà de la tombe l'activité passagère de l'être humain? de créer en un jour, moyennant un léger sacrifice immédiat et une petite épargne à venir, le capital monétaire que représente l'activité de la femme?... Ce miracle est à la portée de tout le monde. L'Assurance sur la vie est la fée bienfaitrice qui atténue les coups de la Mort et de la Maladie.

Réfléchissez à ce que nous venons de vous suggérer, et demandez à LA SAUVEGARDE, compagnie d'assurance sur la vie, 26 rue Saint-Jacques, Montréal, tous les renseignements qui peuvent vous intéresser à ce sujet.

Synopsis des Reglements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section paire des terres fédérales dans les provinces du Manitoba ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non réservée, peut être inscrite par toute personne qui est l'unique chef d'une famille, ou tout homme âgé de plus de 18 ans, pour l'étendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut être faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est située, ou, si le homesteader le désire, il peut, sur demande au ministre de l'Intérieur, Ottawa, au Commissaire d'immigration, Winnipeg, ou à l'agent local être autorisé à faire faire l'inscription par quelqu'un pour lui.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois au moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le père (ou la mère, si le père est décédé) du homesteader réside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de résidence sera remplie si la personne demeure avec le père ou la mère.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possédée par lui dans le voisinage de son homestead, la condition de résidence sera remplie par le fait de sa résidence sur la dite terre.

Un avis de six mois par écrit devra être donné au Commissaire des terres fédérales à Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B. — La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.